

François Garagon : témoignage

l'enfance comme leit motiv, une spiritualité ensoleillée comme petite musique intérieure...

« Il me semble que j'avais une dizaine d'années quand j'ai commencé à entretenir un jardin secret, composé d'histoires et de mots, avec le pressentiment insistant qu'il s'agissait d'un monde en soi et peut-être même d'un royaume. *Je m'amuse avec les muses*, aurais-je pu répondre à ceux qui m'interrogeaient sur mon état d'esprit du moment. Quand je rentrais de l'école, je rejoignais mes personnages en sortant mes écrits d'une cachette aménagée sous mon bureau derrière des petites portes coulissantes. C'était vraiment mon jardin secret, un monde un peu clandestin que mes parents ont eu la délicatesse de respecter tout à fait, parce qu'ils savaient ou pressentaient que c'était une respiration vitale pour le garçon intériorisé que j'étais. Nous habitons Cherbourg, à l'époque. Je n'ai pas acquis le pied marin pour autant ! Disons que j'avais mon idée à moi du grand large... Chaque jour en exerçant ma plume, je découvrais des horizons nouveaux, des aventures exaltantes, un monde, un monde étrange et magnifique, jusqu'à parvenir à cette conviction : les mots sont comme des bateaux chargés de cargaisons précieuses, et grâce auxquels nous ne cessons de voyager et d'enrichir notre patrimoine mental, sentimental, spirituel... Bien sûr, à l'époque, je n'aurais pas su formaliser les choses de la sorte, mais c'est ainsi, je crois, que je puis aujourd'hui les restituer le plus fidèlement.

Quand, du château d'Indret qui servit d'écrin à mes rêveries adolescentes, je contempiais les arbres géants à travers lesquels glissaient des "vaisseaux fantômes" — ces bateaux illuminés comme des arbres de Noël et qui remontaient la Loire de Saint Nazaire à Nantes — j'avais moi-même le sentiment de remonter à la source d'un mystère, d'effleurer des mondes lointains et inconnus. Et j'avais tout loisir d'imaginer la destinée assez semblable à cette superposition du rêve et du réel, à ce glissement d'un monde à un autre, à l'image de ces bateaux qui, après avoir connu tous les défis de la haute mer, finissent par arriver à bon port.

Pour mes vingt ans, après m'être essayé à plusieurs genres d'écrits, je réalisais un recueil de poèmes, intitulé "Bouquet de pensées", récolte buissonnière de mon jardin secret. Ma mère s'est prêtée au jeu en reliant cet ouvrage superbement. C'est bien sûr un écrit inédit, ce genre d'écrit d'extrême adolescence qu'on sort de soi comme un cri de révolte et d'espérance et qu'on ne destine à rien d'autre qu'à orner une bibliothèque de famille.

Le goût d'écrire (et celui qui le précède : le goût de lire) ne m'a jamais véritablement quitté. J'irais jusqu'à dire que si je me suis marié tardivement, c'est que mes jours comme mes nuits ont longtemps été accaparés par cette maîtresse exigeante et passionnée : la muse littérature. A elle je dois d'avoir connu mes premiers élans mystiques, mes premières nuits enfiévrées, mes premiers émois amoureux, car oui... on peut être amoureux des mots comme d'une femme, tant il est vrai qu'un écrit est un univers entier, exalte notre être et prolonge notre vie, et nous fait osciller entre l'allégresse et la ténébreuse nostalgie d'un autre monde. Un écrit est une histoire d'amour. Et je suis de ceux qui considèrent qu'un livre — du moins celui qui exprime de quelque manière un élan poétique ou une vision mystique — est le fait d'un malade d'amour, entendez quelqu'un qui rêve d'un monde plus beau, plus fraternel et qui souffre à proportion de ce qu'il ressent de déchirures, de manquements, d'errances absurdes. Je crois que le goût de vivre a des alliances secrètes avec ce qui paraît lui ressembler le moins : le désespoir. Mais un désespoir dompté, apprivoisé, à la fois tenu à distance et respecté, dès lors que l'on sait que son aiguillon n'est pas venin mortel, mais sursaut de vie.

La conscience savourante de vivre n'est puissance évocatrice que pour ceux qui ont assez connu le gris du ciel pour s'émerveiller du retour du soleil.

Il faut avoir connu l'épreuve du feu pour être conduit au lieu de rafraîchissement... »

(Sonia Dumesnil - Extrait de la biographie «François Garagon : une spiritualité ensoleillée»)